

MENDICITÉ, JE DONNE OU PAS ?

Donner ou ne pas donner ? Sauf à vivre dans un petit village – et encore –, il est rare de ne pas être confronté à ce dilemme. C'est une femme recroquevillée sur le trottoir, un gobelet à ses pieds, c'est un homme qui conte son histoire dans les rames de métro. « À chaque fois, je me repose la question, confie Maylis, 33 ans, infirmière à Chambéry. Parfois je donne, parfois non. Parfois, je culpabilise et fais demi-tour. Globalement, j'ai l'impression de ne pas donner assez. »

« Contrairement à une idée reçue, les passants ne sont pas indifférents : chacun cherche à bien faire, avec ses expériences, ses incertitudes », estime Carole Gayet-Viaud, chercheuse au CNRS, auteure d'enquêtes sur le sujet. Certains donneront aux personnes qui les « touchent », d'autres aux musiciens, d'autres ne donnent qu'à une seule personne ou bien à la première rencontrée de la journée. On tâtonne, conscients que nos critères sont « flous et subjectifs », note Maylis.

« Lorsque l'on détourne les yeux, ce n'est pas par pur égoïsme, analyse le sociologue Hadrien Riffaut, mais parce que la confrontation à la grande pré-

carité heurte notre sensibilité, et que nous sommes hypersollicités. » À cela s'ajoute ce que Carole Gayet-Viaud nomme le « don tronqué ». « Offrir 2 € nous paraît dérisoire : comment ne donner qu'un peu alors que les personnes ont besoin de tout ? »

Un autre frein tient aux soupçons que suscite la mendicité, dépenalisée en 1994 mais toujours frappée d'illégitimité. S'agit-il de « vrais » pauvres ? « On fait la manche par nécessité », répond Hadrien Riffaut. Mais les situations sont très variées : personnes sans-abri, au RSA, travailleurs pauvres... La mendicité peut-elle être lucrative ? L'enquête menée en 2011 par Hadrien Riffaut bat cette idée en brèche : de 10 à 15 € constitueraient un résultat journalier moyen, 30 € un très bon résultat, au prix d'efforts considérables (1).

Le discours des personnes faisant la manche est lui aussi objet de soupçons : cette dame qui boîte est-elle vraiment handicapée ? Le « fils malade » qu'évoque cet homme existe-t-il ? Hadrien Riffaut : « Les personnes adoptent un rôle, mais cela ne signifie pas qu'elles ne sont pas réellement en situation de vulnérabilité. » « Il ne s'agit pas de manipulation », remarque Thibault Leblond, chargé du développement pour l'association Aux captifs la libération. Plutôt de « techniques de marketing, dans un contexte de forte concurrence ».

Le risque de voir l'argent servir à acheter de l'alcool est souvent soulevé. « Se soucier de la santé des personnes est louable, mais tous ne sont pas malades de l'alcool », souligne Jean-Marc Potdevin, fondateur du réseau solidaire Entourage. Selon l'Inserm (2), 21 % des « personnes sans logement personnel » seraient néanmoins en situation de dépendance alcoolique, contre 10 % de la population générale. Mais « la question de la dépendance mise à part, poursuit Jean-Marc Potdevin, en quoi les sans-abri



COLL. FROKAMES POUR LA DROIX L'HEBDO

DERRIÈRE LA DEMANDE D'ARGENT, SE CACHE SOUVENT UNE DEMANDE DE RELATION.

auraient-ils moins le droit de consommer qu'une personne insérée socialement, assise en terrasse ? »

Enfin, pèse la crainte que certains mendiants soient exploités. Avec une prudence marquée envers les Roms. « Les réseaux criminels existent mais sont marginaux, affirme Thibault Leblond. Chez les Roms, la manche est organisée à l'échelle de la famille ou du clan. Mais toute organisation n'est pas nécessairement de nature criminelle. De plus, dans la rue, il n'y a aucun moyen de distinguer qui serait exploité de qui ne le serait pas. »

Si l'on choisit de donner, il importe alors de soigner la manière, pour éviter que le don soit humiliant. Est-ce toujours un don gratuit si l'on dicte à la personne ce qu'elle doit en faire ? « On peut aussi donner comme on jette un os à un chien », dénonce Thibault Leblond. Nous passons souvent devant les mêmes personnes, sur nos trajets habituels. À l'occasion, on pourra leur consacrer un peu plus de temps, échanger les prénoms. « À force, nous pourrions les orienter vers des professionnels et identifier leurs besoins concrets », propose Pierre Keller, délégué du Secours catholique dans le Rhône. Des besoins que nous cernons mal : pour certains, avoir

un téléphone et une carte prépayée pour être joignable

lorsqu'il y a du travail, c'est vital ! Mais, spontanément, beaucoup de passants donnent de la nourriture. « Des personnes de la rue viennent à l'accueil de jour de l'association avec des sandwichs, des baguettes et du fromage dont ils ne savent plus que faire ! », note Thibault Leblond.

De fait, derrière la demande initiale d'argent, se cache souvent une demande de relation, de considération. Dans leurs tournées de rue, les associations vont ainsi à la rencontre des personnes « les mains vides ». Sourire, s'arrêter pour bavarder a alors plus de valeur que 2 €. L'un n'empêche pas l'autre, « à condition de veiller à ce que la relation ne soit pas pourrie par l'attente d'un don devenu obligé », prévient Jean-Marc Potdevin. ●

Adrien Bail

(1) « Les Mendicités à Paris et leurs publics », étude réalisée par le CerPhi en partenariat avec la Fondation Caritas France et La Vie, 2011.

(2) Enquête Samenta menée en Ile-de-France, 2004.

Vous voulez que nous évoquions un dilemme éthique ? Partagez-le sur hebdo.lacroix@bayard-presses.com